



Impact de la Relation Familiale sur le Comportement des Individus dans *Thérèse Raquin* (1867) d'Émile Zola*

Zahra Hâdji bâbâi**/ Mitra Raïssi Dehkordi***

Résumé— Parmi les relations interpersonnelles constituant la dimension essentielle de notre existence, les relations familiales constituent la partie importante de notre vie personnelle et elles ont un effet fondamental sur notre équilibre psychique et influent sur nos autres relations : professionnelles, amicales et de voisinage. Zola qui s'inspire de la réalité quotidienne pour rédiger son œuvre, dans *Thérèse Raquin* a dessiné de meilleure façon ce type de relation. À travers son traitement minutieux, nous voulons montrer l'impact des relations affectives sur la psyché et la morale des personnages. Pour y arriver, nous analyserons les caractéristiques psychologiques et morales que l'auteur a prêtées aux personnages tout en nous appuyant sur la théorie de l'attachement formalisée par le psychiatre et psychanalyste John Bowlby. Pour mieux schématiser le comment des relations interpersonnelles, nous appliquerons le triangle dramatique de Karpman, psychologue américain. Nous constaterons que Zola a porté d'une manière oblique une critique sur la nature des relations affectives entre les membres d'une famille. Nous observerons aussi comment l'égoïsme de l'un des membres de la famille peut détruire son fondement.

Mots-clés— *Thérèse Raquin*, la relation familiale, la théorie de l'attachement, l'égoïsme, le triangle dramatique.

*Date de réception : 2017/11/13

Date d'approbation : 2018/03/11

**Master II de langue et littérature française, Université de Téhéran, E-mail : zhadji@ut.ac.ir

***Maître assistante, Université Bou Ali Sinâ, (auteur responsable), m.raïssi@basu.ac.ir

I. INTRODUCTION

LES recherches sur les relations interpersonnelles montrent que la plupart des maladies mentales et des violences latentes, diluées ou même apparentes tels que le mal-être, l'état dépressif, le manque de désir de vivre sont liées à l'impact de nos relations sur notre existence. La qualité des communications interpersonnelles est si importante que les romanciers depuis des siècles ont essayé de considérer comme une problématique sérieuse le comment des relations interpersonnelles. La nature des relations dépend en grande partie de la place que l'Ego attribue à l'Autrui. La littérature retrace de différentes façons et sous diverses formes ce regard sur Autrui et le rapport entre l'Alter et l'Ego. Ce rapport apparaît la plupart du temps comme une problématique dans la société. C'est ainsi que le poids des problèmes sociaux oriente les romanciers vers la création des œuvres qui puissent favoriser la santé mentale de la société. En effet, en montrant ces problèmes à travers des personnages fictifs, les romanciers veulent préparer le terrain à leur élimination. On peut classer le contexte de notre étude, *Thérèse Raquin* qui est présentateur des caractéristiques du naturalisme, dans le rang de ces types de romans, qui à travers la représentation des personnages marqués de troubles mentaux sous l'influence de leur milieu, poussent leurs lecteurs à prendre conscience de leurs défauts dans leur rapport avec Autrui et à améliorer ainsi leurs rapports interpersonnels et à sa suite, à favoriser la santé mentale de la société.

En observant l'augmentation des maladies mentales, causées par les relations conflictuelles qui agitent notre monde contemporain, nous ne pouvons pas y rester indifférents. Nous avons la tendance d'étudier ici l'impact de la relation familiale sur le comportement et la psyché des individus dans ce roman de Zola qui n'a rien perdu de sa pertinence à notre temps.

Thérèse Raquin est l'histoire de la vie d'une fille, Thérèse, confiée à sa tante, Madame Raquin, la sœur de son père, après la mort de sa mère. Elle sera ainsi élevée chez sa tante avec son cousin Camille, un être fragile et souvent malade. À vingt-et-un ans, elle est obligée de se marier avec Camille qui est resté toujours faible. Chez eux, Thérèse passe une vie monotone, jusqu'à ce que Camille rencontre un jour Laurent, un ami d'enfance, qu'il invite à venir chez lui. Thérèse prend Laurent pour son amant. C'est ainsi qu'il se forme des relations complexes entre ces personnages.

L'histoire du rapport de ces personnages nous sert d'un terrain favorable pour notre recherche ayant comme but l'étude des relations interpersonnelles.

On s'attache ici à analyser le rapport entre les membres de la famille Raquin tout en utilisant le triangle dramatique modélisé par Karpman, psychologue américain, en 1968 dans son article « Fairy Tales and Script Drama Analysis ». Le triangle dramatique ou triangle de Karpman est une figure d'analyse transactionnelle mettant en évidence un scénario relationnel typique entre Victime, Persécuteur et Sauveur. En effet, ce triangle dramatique est un jeu psychologique entre deux ou trois personnes capables de jouer alternativement les trois rôles de Victime, Persécuteur et Sauveur. On peut souvent l'utiliser pour exprimer les mécanismes ayant généré un conflit. La communication est perturbée lorsque les protagonistes adoptent ces rôles plutôt que d'exprimer leurs émotions et leurs idées. Si une personne utilise un de ces rôles (par exemple la Victime), elle entraîne les autres à jouer un rôle complémentaire (le Sauveur ou le Persécuteur). Le persécuteur peut ne pas être une personne, mais une maladie ou l'alcool.¹

En nous appuyant sur ce schéma triangulaire, pour analyser le caractère des personnages, nous appliquons aussi la théorie de l'attachement formalisée par le psychiatre et psychanalyste John Bowlby dans son ouvrage en trois volumes *Attachement et perte* (1969-82 pour l'édition originale, 1978-84 pour l'édition française). Cette théorie en précisant quatre schèmes d'attachement : attachement sécurisé, attachement anxieux, attachement évitant et attachement désorganisé nous permet de comprendre les caractères des personnages. C'est ainsi que nous pouvons manœuvrer sur le système formé par les personnages. On peut offrir, de cette façon, une lecture novatrice de l'œuvre de Zola et trouver une réponse à notre problématique : l'impact des relations familiales sur la psyché et les attitudes des individus.

II. UNE RELATION TRIANGULAIRE

L'analyse de relations interpersonnelles des personnages principaux de notre contexte nous donne l'idée d'envisager une relation triangulaire entre Mme Raquin, Camille et Thérèse. Sous la face simple du rapport de ces personnages, on remarque une certaine monstruosité au point qu'on peut dire qu'ils créent un triangle dramatique. Selon Karpman, le triangle dramatique met en évidence un scénario relationnel sinistre, épuisant et typique. C'est ce qu'on observe exactement chez les Raquin.

Mme Raquin peut être mise au sommet de ce triangle ; en effet, malgré sa générosité et sa figure sympathique, avec son soin maternel extrémiste, elle prend inconsciemment le rôle d'un Bourreau dans ce drame de l'interaction. Mme Raquin est ainsi un Bourreau qui se prend pour un sauveur. C'est le

double rôle qu'elle joue qui différencie un peu notre modèle de celui de Karpman. En effet, dans le modèle de Karpman, chaque individu prend seulement un rôle, mais dans notre modèle, Mme Raquin est en même temps Bourreau et Sauveur.

On s'aperçoit d'une sorte de manie de contrôle dans le comportement de Mme Raquin envers son fils. Elle l'empêche même d'aller au collège de peur de le perdre. Camille ressent la plupart du temps de la colère envers sa mère. Par exemple à dix-huit ans, désœuvré, quand il décide de travailler, sa mère le lui interdit d'abord : « *Il dut se quereller avec sa mère pour entrer chez le marchand de toile.* » (Zola, 1867, p. 27) Il cherche à se libérer de l'influence maternelle par des révoltes : « *Camille s'irritait des soins incessants de sa mère ; il avait des révoltes, il voulait courir, se rendre malade, échapper aux câlineries qui lui donnaient des nausées.* » (Ibid., p. 34)

Tout au long de la formation de chaque enfant, de nombreux facteurs assistent dans son développement personnel. Mais comme Camille était toujours sous l'influence de sa mère et qu'il ne pouvait jamais s'associer avec ses camarades, sa personnalité ne s'est pas développée comme les autres enfants. Chez Mme Raquin, on peut parler d'une sorte d'inculcation qui est un « *procédé par lequel des adultes insufflent aux enfants des comportements non par un enseignement institutionnel formel mais par exemple, l'imitation et des explications aux coups par coups avec une évaluation empirique.* » (Groux & Porcher, 2003, p. 140). C'est ainsi que Camille ne peut jamais grandir mentalement. Il est émotionnellement immature, socialement irresponsable et dépendant. Camille ne se comporte jamais en vrai adulte, il appelle à la pitié de sa mère pour obtenir ce qu'il veut :

« [...], *il réclama le travail comme d'autres enfants réclament des jouets, non par esprit de devoir, mais par instinct, par besoin de nature. Les tendresses, les dévouements de sa mère lui avaient donné un égoïsme féroce ; il croyait aimer ceux qui le plaignaient et qui le caressaient ; mais, en réalité, il vivait à part, au fond de lui, n'aimant que son bien-être, cherchant par tous les moyens possibles à augmenter ses jouissances.* » (Zola, 1867, p. 28)

Les psychanalystes ont montré que les expériences relationnelles de la petite enfance marquent les modes relationnels ultérieurs. En considérant la théorie de l'attachement, on peut parler de l'attachement insécurisé ou anxieux chez Camille. Selon cette théorie, « les individus qui pendant leur enfance était l'objet des attentions excessives de leur parent ne peuvent pas avoir un caractère indépendant » (Bowlby, 2002, p.34), c'est ainsi que Camille présente un type collant et dépendant de sa mère. Il se plaint sans

cesse, à l'âge d'adulte, il est toujours frêle, plaintif, niais, entêté et méchant comme dans son enfance, il boude, si on ne lui donne pas ce qu'il exige.

En outre, à cause des soins démesurés de Mme Raquin, non seulement Camille mais Thérèse aussi devait supporter une vie de convalescente, pendant son enfance. Mme Raquin l'obligeait à partager les médicaments que prenait Camille, et elle lui répétait sans cesse de ne pas faire de bruit et de rester tranquille ; elle vivait comme une prisonnière : « [...] elle prit l'habitude de parler à voix basse, de marcher sans faire de bruit, de rester muette et immobile sur une chaise, les yeux ouverts, et vides de regards » (Zola, 1867, p. 29). Avec ses règles strictes, Mme Raquin a refoulé les joies et les émotions de Thérèse :

« J'avais des besoins cuisants de grand air ; toute petite, je rêvais de courir les chemins les pieds nus dans la poussière, demandant l'aumône, vivant en bohémienne. On m'a dit que ma mère était un chef de tribu, en Afrique, j'ai souvent songé à elle, j'ai compris que je lui appartenais par le sang et les instincts, j'aurais voulu ne la quitter jamais et traverser les sables sur son dos. Ah ! Quelle jeunesse, j'ai encore des dégoûts et des révoltes, lorsque je me rappelle les longues journées que j'ai passées dans la chambre où râlait Camille. J'étais accroupie devant le feu, regardant stupidement bouillir les tisanes, sentant mes membres se roidir, et je ne pouvais bouger, ma tante grondait quand je faisais du bruit..., Ils m'ont étouffée dans leur douceur bourgeoise, et je ne m'explique pas comment il y a encore du sang dans mes veines... » (Ibid., p.79).

L'allusion de Thérèse à sa mère africaine et à la douceur bourgeoise des Raquin dont elle souffre, révèle qu'elle est dans un carrefour entre sa genèse et son milieu. L'allusion à ces deux axes, l'axe génétique et l'axe écologique, montre la vision de l'influence de milieu qui est l'une des bases de l'esthétique naturaliste. Cela révèle comment le milieu influe sur les transformations naturelles et les modifie : « Ils m'ont rendue laide, mon pauvre ami, ils m'ont volé tout ce que j'avais » (Ibid., p.78). En effet, Thérèse est la Victime de l'égoïsme de Mme Raquin et de son fils, c'est ainsi qu'elle décrit son passé à Laurent : « J'ai été élevée dans l'humidité tiède de la chambre d'un malade. Je couchais avec Camille ; la nuit je m'éloignais de lui écœurée par l'odeur fade de son corps. Il était méchant et entêté ; il ne voulait pas prendre les médicaments que je refusais de partager avec lui ; pour plaire à ma tante, je devais prendre toutes les drogues. Je ne sais pas comment je ne suis pas morte... » (Ibidem)

Les comportements égoïstes de Mme Raquin avec Thérèse ne se délimitent pas à l'enfance de celle-ci ; en vue de redoubler ses soins sur son fils, Mme Raquin fait de sa nièce la gardienne de Camille en l'obligeant à épouser ce dernier. Afin de remercier sa tante qui l'a élevée, Thérèse accepte contre son gré de se marier avec son cousin, Camille Raquin, comme si ce mariage était une fatalité pour elle. Le titre du roman laisse déjà entendre cette fatalité ; dans la plupart des romans qui ont pour titre le nom de l'un des personnages principaux, l'auteur se contente seulement d'un prénom, comme *Zadig* de Voltaire et *Colomba* de Mérimée, mais ici Zola en donnant à son roman non seulement le prénom mais aussi le nom familial de son héroïne insiste sur l'impossibilité de séparer Thérèse de sa famille. Cela montre que la théorie naturaliste est évidemment mise au service de la fiction : Thérèse est captive des déterminations, ce mariage la lie pour toujours à la famille Raquin et elle subit sans contester cette fatalité du sort. Cette interprétation pourrait être considérée comme une donnée qui prépare le terrain à notre analyse : «L'impact de la relation familiale sur le comportement des individus. »

Les membres de cette famille sont incapables de se comprendre suffisamment et Thérèse doit prendre un comportement hypocrite pour pouvoir supporter sa famille. Elle est pleine d'énergie et de fièvres mais se montre toujours morne. En effet, Thérèse a un caractère totalement différent de celui de Camille ; la maladie avait appauvri le sang de Camille, tandis que Thérèse était pleine d'énergie et de joie, une joie qu'elle cachait sous ses mouvements adoucis et son apparente tranquillité. Le caractère énergique de Thérèse est déjà annoncé symboliquement au début du roman : au moment où le narrateur présente pour la première fois la mercerie, il précise que sur le vitre de boutique est écrit en caractères rouges le nom d'une femme, Thérèse Raquin. Ce nom en caractères rouges précise symboliquement le tempérament de Thérèse ; « *Dans les méthodes de la psychologie expérimentale, le rouge est la couleur du feu et du sang qui montrent l'énergie, les saveurs fortes, de la joie et de la vitalité sexuelle.* » (Heller, 2009, p.15) Malgré toutes ces différences caractéristiques, Thérèse et Camille se marient. On pourrait parler ainsi, de l'absence de relations affectives entre ce couple ; Thérèse présente pour Camille une camarade et s'il l'embrasse n'est pas par amour, mais plutôt par habitude. Il y a ainsi un rapport étrange et complexe entre ces trois personnages. Ils vivent ensemble mais leur cœur est loin l'un de l'autre. Dans le roman, des passages qui décrivent l'ambiance de la maison des Raquin et de la boutique montrent une certaine solitude et le vide. Même le narrateur

fait quelques allusions à la notion du silence et de la solitude : « *Thérèse, vivant dans une ombre humide, dans un silence morne et écrasant, voyait la vie s'étendre devant elle, toute nue, amenant chaque soir la même couche froide et chaque matin la même journée vide.* » (Zola, 1867, p. 46) En effet, Mme Raquin et son fils, dominés par leurs tendances égoïstes, n'ont pas le souci pour Thérèse. Ils se sont avancés au point qu'ils l'ont poussée à se mettre en retraite, à s'isoler de la masse, et des événements. Selon la théorie de l'attachement, on peut parler chez Thérèse de schème distant-évitant, on met dans ce schème, les individus qui « recherchent un haut niveau d'indépendance, et semblent souvent éviter totalement l'attachement. Ils se perçoivent eux-mêmes comme auto-suffisants, non susceptibles de subir les sentiments d'attachement et n'ayant pas besoin de relations proches. Ils tendent à faire taire leurs sentiments, gérant le risque de rejet en gardant eux-mêmes à distance leurs partenaires, dont ils ont bien souvent une assez pauvre opinion » (Bowlby, 2002, p. 40). Thérèse est engagée dans un processus d'indifférenciation, par exemple, elle est totalement indifférente à l'apparence de sa maison, et ne cherche jamais à l'embellir. En outre, elle cherche la plupart du temps un refuge, un endroit sûr pour échapper au regard des autres. En guise d'exemple, chaque jeudi soir où les Raquin reçoivent chez eux quatre invités : le vieux Michaud, un commissaire de police retraité et ami de Madame Raquin, son fils Olivier, aussi policier, sa femme Suzanne et Grivet, un employé des chemins de fer d'Orléans que Camille a connu au travail, au lieu de les accompagner, Thérèse demeure dans sa boutique loin d'eux. Cette indifférence est le signe du détachement affectif. Tous ces comportements marquent un malaise à vivre chez Thérèse. « *Le repli maladif sur soi, l'inappétence pour la vie et pour les autres sont des signes inquiétants de malaise et annoncent de la souffrance.* » (Groux & Porcher, 2003, p. 133) Thérèse est présentée telle une morte vivante enfermée dans son milieu : « [...] *elle se croyait enfouie au fond d'un caveau, en compagnie de cadavres mécaniques, remuant la tête, agitant les jambes et les bras, lorsqu'on tirait des ficelles. L'air épais de la salle à manger l'étouffait ; le silence frissonnant, les lueurs jaunâtres de la lampe la pénétraient d'un vague effroi, d'une angoisse inexprimable* » (Zola, 1867, p. 51).

Selon les analyses faites par Karpman, en général, dans le triangle dramatique, le rôle central est tenu par la Victime. Ainsi, à tout moment, les acteurs peuvent-ils changer de rôle. La Victime devient le Bourreau et le Bourreau devient à son tour la Victime. Ce changement d'état se constate exactement chez Thérèse qui est fatiguée de sa situation. La révolution de

Thérèse est déjà annoncée au début du roman ; comme l'on a mentionné un peu plus haut, le nom de Thérèse Raquin est écrit sur le vitre de la boutique en caractères rouges, cette couleur montre non seulement l'énergie, elle annonce aussi une révolte : Thérèse prend ainsi le rôle du Bourreau ou plutôt la traîtresse dans le triangle dramatique. Dans le triangle de Karpman, « *Le Traître est la personne qui choisit apparemment de s'impliquer dans un triangle. J'emploie le terme "apparemment" parce que l'on ne peut pas toujours être certain de la part de choix conscient que cela implique réellement* » (GOHIN, 2016).

Mme Raquin et Thérèse prennent involontairement tour à tour le rôle de Bourreau dans le triangle dramatique. Les mauvaises conditions de la vie ont poussé Thérèse à trahir son époux, « *l'infidélité s'explique par notre transformation, par le passage d'une personnalité à une autre.* » (Groux & Porcher, 2003, p. 133) Ne parvenant plus à garder son caractère énergique sous sa face taciturne, Thérèse commet un adultère ; elle a une liaison cachée avec Laurent. Mais un élément important à noter dans le rapport de Thérèse et Laurent est que leur liaison n'est pas par amour mais plutôt par besoin : Laurent n'aime pas Thérèse, elle présente pour lui un instrument pour arriver à son but : « *L'économie lui conseillait déjà de prendre la femme de son ami.* » (Zola, 1867, p. 69) Cela nous donne l'idée d'attribuer un caractère machiavélique à Laurent surtout qu'il cherche à éliminer Camille pour arriver à ses intérêts personnels. En effet, prisonniers de leur chair et dépourvus de libre arbitre, Laurent et Thérèse ont décidé de tuer Camille. Un jour, Laurent, Thérèse et Camille se promenant à Saint-Ouen, avant de souper, Laurent donne l'idée d'aller faire un tour en barque sur la Seine, tout en annonçant à Thérèse qu'il va tuer Camille. Arrivé au milieu du fleuve et à l'abri des regards, il pousse Camille par-dessus bord mais celui-ci en se débattant a le temps de le mordre au cou avant de tomber à l'eau et d'être noyé. Ici, le corps est présenté comme une puissance supérieure qui pense en lieu et à la place de la conscience, c'est le corps qui leur dicte leur conduite.

La mort de Camille au lieu de leur permettre de s'unir tranquillement, les éloigne l'un de l'autre de plus en plus. Selon Karpman, dans le triangle dramatique, le jeu crée le malaise et engendre la souffrance, quelle que soit la position que l'on prenne. Dans la position de Bourreau, Thérèse souffre beaucoup plus qu'au moment où elle avait la position de Victime. Bien qu'ils aient tué Camille et qu'ils n'aient plus aucun obstacle pour s'unir, ils ont la mauvaise conscience et chacun est devant une sorte de débat intérieur. Ils se trouvent ainsi dans une situation paradoxale.

III. DEBAT INTERIEUR

Après la mort de Camille, leur passion éteinte, ils ont pris la conscience de leur mauvaise action. Cela les rend le sujet d'un conflit intérieur. Ainsi, sont-ils atteints d'un sentiment de remords, de malaise, de culpabilité et de regret. Le regret est une expérience cognitive d'émotion raisonnée, c'est-à-dire qui résulte d'un regard critique sur le passé. Il implique donc le jugement de soi, et entraîne une lutte avec soi-même pour se justifier et persuader ainsi sa conscience. Laurent et Thérèse tentent de se libérer de ce sentiment de remords en prenant la distance l'un de l'autre ; ils ne veulent plus se voir. Leurs désirs sont apaisés, Thérèse a compris : *« qu'on pouvait ne pas tuer son mari et être heureuse. Alors elle ne se vit plus bien elle-même, elle vécut dans une indécision cruelle. »* (*Ibid.*, p.179)

N'étant plus aveugles par la passion, Laurent et Thérèse souffrent de leur crime ; l'image, la face et le souvenir de Camille ne les laissent jamais ni dans la réalité ni dans le rêve. Laurent est obsédé par l'image omniprésent de Camille, par exemple, dans le rêve, *« Il lui sembla que sa couche était étrangement secouée ; il s'imagina que Camille se trouvait caché sous le lit, et que c'était lui qui le remuait ainsi, pour le faire tomber et le mordre. »* (*Ibid.*, p.194) Même au moment de la peinture, sa main trace involontairement les lignes du visage de Camille sur les toiles, au point qu'il s'est obligé à laisser la peinture. En outre, la cicatrice que les dents de Camille ont laissée sur le cou de Laurent rend ce crime inoubliable pour lui : *« Il portait ainsi partout avec lui le souvenir vivant et dévorant de son crime. »* (*Ibid.*, p.386) Ces souffrances les font hésiter à s'unir et le débat intérieur ne leur permet pas de bien décider. Ils sont devant un dilemme et la plupart du temps, ils préfèrent la solitude à l'union. La seule chose qui les pousse à se marier officiellement, c'est la pensée d'empêcher l'autre de confesser leur crime. De peur que leur crime ne soit découvert, ils s'unissent malgré eux. Ils veulent éloigner ainsi la menace d'être révélé par l'autre. Cette union tant désirée compromet leur tranquillité et perturbe l'équilibre de leur vie, surtout qu'ils sont hantés par des cauchemars et par le fantôme de leur victime : *« Chaque nuit, le noyé les visitait, l'insomnie les couchait sur un lit de charbons ardents et les retournait avec des pinces de feu. »* (*Ibid.*, p.205) Ils passent au fur et à mesure du sentiment normal à un trouble névrotique. On peut discerner chez eux une agressivité non contrôlée qui se traduit par la violence soit physique : parfois Laurent bat Thérèse et elle entre à sa suite ses ongles dans la cicatrice de son mari, soit verbale : ils se disent toujours des injures. Chez eux, la chose importante est la domination ; chacun cherche à

dominer l'autre pour éloigner la menace d'être dénoncé, d'où viennent tous ces conflits.

L'étude des profils psychologiques de ces personnages nous montre bien qu'ils sont marqués de remords. En effet, en psychologie, la colère que l'on constate chez ce couple est l'un des aspects émotionnels du regret et du remords: « *Chaque soir une querelle éclatait. On eût dit que les meurtriers cherchaient des occasions pour s'exaspérer, pour détendre leurs nerfs roidis. [...] Ils vivaient ainsi au milieu d'une irritation continuelle, las d'eux-mêmes, ne pouvant plus supporter un mot, un geste, un regard, sans souffrir et sans délirer.* » (*Ibid.*, p. 345) Ce remords éprouvé, envahissant et obsessionnel, se présente sous forme de complexe de culpabilité. En effet, ils souffrent d'un sentiment oppressif de culpabilité dans leur vie commune. Ce sentiment est pour eux comme un intrus, dont ils cherchent, chacun à sa façon, à se débarrasser.

IV. A LA RECHERCHE DES FAUX-FUYANTS

Thérèse et Laurent sont traversés par des pensées furieuses qui les déchirent. En effet, « *la culpabilité est un facteur favorisant les symptômes du trouble obsessionnel compulsif* » (SHAPIRO, 2012) qui entraîne chez le coupable la volonté de réparer sa faute. En guise d'exemple, Thérèse émet d'abord, des effusions de repentir chez sa tante pour soulager ainsi son âme. Mais comme cela ne change rien, elle modifie sa technique en se montrant froide et indifférente à l'égard de sa tante :

« *Thérèse devint sombre, taciturne. Elle ne prodigua plus à madame Raquin des effusions de repentir, des baisers reconnaissants. Elle reprenait devant la paralytique ses airs de cruauté froide, d'indifférence égoïste. On eût dit qu'elle avait essayé du remords, et que, le remords n'ayant pas réussi à la soulager, elle s'était tournée vers un autre remède. Sa tristesse venait sans doute de son impuissance à calmer sa vie. Elle regarda l'impotente avec une sorte de dédain, comme une chose inutile qui ne pouvait même plus servir à sa consolation. Elle ne lui accorda que les soins nécessaires pour ne pas la laisser mourir de faim. À partir de ce moment, muette, accablée, elle se traîna dans la maison. Elle multiplia ses sorties, s'absenta jusqu'à quatre et cinq fois par semaine.* » (Zola, 1867, p. 390)

Thérèse et Laurent examinent ainsi tous les moyens possibles pour se sauver de ces mauvaises conditions mentales ; soit par l'oubli, en se réfugiant dans la débauche, soit par la recherche des querelles qui est pour eux le moyen d'arriver à la tranquillité. Apparemment, ils représentent un ménage

modèle, tandis que sous la chair calme de leur visage, il y a des contractions nerveuses. Les deux meurtriers ne peuvent pas se retrouver face à face :

« *Un seul désir les tenait, le désir de sortir de cette chambre où ils étouffaient. Ils éprouvaient un véritable malaise à être enfermés ensemble, à respirer le même air ; ils auraient voulu qu'il y eût là quelqu'un pour rompre leur tête-à-tête, pour les tirer de l'embarras cruel où ils étaient, en restant l'un devant l'autre sans parler, sans pouvoir ressusciter leur passion. Leurs longs silences les torturaient ; ces silences étaient lourds de plaintes amères et désespérées, de reproches muets, qu'ils entendaient distinctement dans l'air tranquille.* » (*Ibid.*, p.260)

Ce fragment montre que Thérèse et Laurent, pour avoir la tranquillité, ont besoin d'un tiers, un tiers qui « rompt leur tête-à-tête ». La plupart du temps, cette tierce personne est Mme Raquin dont l'existence est nécessaire pour eux, parce que dès qu'ils se trouvent seuls, ils frissonnent davantage, ils irritent leurs nerfs et ils subissent des crises atroces : « À la moindre conversation qui s'établissait entre eux, au moindre tête-à-tête qu'ils avaient, ils voyaient rouge, ils déliraient. » (*Ibid.*, p.263)

Thérèse et Laurent sont dans une situation perplexe, ils ne savent ni fuir ni rester. Leur vie commune est comme un enfer pour eux ; ils s'espionnent, ne se séparent jamais, chacun d'eux craint que le repentir ne pousse l'autre à tout révéler et de l'autre côté : « [...] *des obstacles matériels s'opposaient à leur fuite, ils ne savaient que faire de l'impotente, ni que dire aux invités du jeudi. S'ils fuyaient, peut-être se douterait-on de quelque chose ; alors ils s'imaginaient qu'on les poursuivait, qu'on les guillotinaient. Et ils restaient par lâcheté, ils restaient et se traînaient misérablement dans l'horreur de leur existence.* » (Zola, 1867, p.378) De cette façon, il leur est impossible de fuir ce sentiment de culpabilité ; ils ont essayé tous les moyens imaginables mais totalement inutiles. N'ayant plus la force de lutter avec la mauvaise conscience, chacun tente d'effacer la source de sa culpabilité. Thérèse et Laurent, chacun de son côté, considéraient la mort de l'autre comme une échappatoire pour se libérer des souffrances mentales. Ils considéraient tous les deux ce nouveau meurtre comme une autre fatalité tombée sur eux à la suite du meurtre de Camille. En effet, chacun en tendant à la mort de l'autre, risque sa propre vie. C'est par le risque de sa vie qu'on veut arriver à la liberté :

« *Ils agissaient dans la fièvre, sans trop de prudence ; ils ne pensaient que vaguement aux conséquences probables d'un meurtre commis, sans que la fuite et l'impunité fussent assurées. Ils sentaient invinciblement le besoin de*

se tuer, ils obéissaient à ce besoin en brutes furieuses. Ils ne se seraient pas livrés pour leur premier crime, qu'ils avaient dissimulé avec tant d'habileté, et ils risquaient la guillotine, en en commettant un second, qu'ils ne songeaient seulement pas à cacher. » (Zola, 1867, p. 408)

À la fin du roman, on verra comment au moment où chacun d'eux comprend le dessin de l'autre, décide de se suicider afin de se libérer ainsi pour toujours. En effet, après six mois de mariage, Thérèse et Laurent ne se supportent plus et décident simultanément de mettre fin aux jours de l'autre ; Laurent vole du poison à un de ses amis et Thérèse cache un couteau sous sa jupe. Une fois les invités du jeudi partis, Laurent verse un verre d'eau sucrée empoisonnée à Thérèse et celle-ci prend le couteau. Lorsqu'ils s'aperçoivent de ce qu'ils préparent, ils décident de se suicider en buvant chacun la moitié du verre.

L'idée de ce nouveau meurtre qui a été arrivée à leur pensée est la répétition des tensions égoïstes qui se réalisaient sans cesse au cours du roman. Ainsi peut-on dire que tout le roman renvoie à la manière dont on voit l'autre et à la manière dont on se voit. Cela nous conduit à étudier dans la dernière partie de notre recherche la question de l'altérité.

V. LA QUESTION DE L'ALTERITE

Vu les caractéristiques psychologiques ou morales des personnages qu'on a déjà mentionnées, on peut considérer l'égoïsme comme l'élan indissociable des relations interpersonnelles des personnages de notre roman ; non seulement les membres de la famille Raquin mais aussi tous les autres personnages de ce roman se montrent d'une certaine façon, égoïstes. Par exemple les amis qui venaient chaque jeudi chez les Raquin: leur seule inquiétude après la mort de Camille était de ne pas perdre leur soirée de jeudi, et Mme Raquin, elle-même, était consciente du comportement égoïste de ses hôtes.

Chaque personnage de notre roman est d'une certaine manière la Victime de l'égoïsme des autres. Dès le début du roman, à tout temps et à toute situation, Thérèse et Camille sont les Victimes des égoïsmes de Mme Raquin. Afin d'être loin de tout souci à l'égard de son fils, Mme Raquin a pris de lui le droit d'agir indépendamment, par ses soins extrémistes, elle a fait de lui un être faible qui ne peut se débrouiller. En outre, Mme Raquin par ses tendances égoïstes en faisant épouser Thérèse et Camille a démuné Thérèse d'avoir un mari qui puisse la protéger. En effet, Camille est trop faible pour pouvoir accepter la responsabilité d'une vie conjugale. Et par ses attitudes, elle a fait

de Thérèse un être apathique. Selon les psychologues, des comportements comme le manque de motivation, de passion, l'absence de joie ou d'intérêt pour les autres individus sont le symptôme d'un individu apathique. On constate tous ces symptômes chez Thérèse, par exemple, elle montre peu d'intérêt dans ses loisirs : « *Thérèse repoussait les livres avec impatience. Elle préférait demeurer oisive, les yeux fixes, la pensée flottante et perdue. Elle gardait d'ailleurs une humeur égale et facile ; toute sa volonté tendait à faire de son être un instrument passif, d'une complaisance et d'une abnégation suprêmes.* » (*Ibid.*, p.45). Elle est même incapable d'accomplir ses activités sociales : « *Thérèse servait les clientes avec des paroles toujours semblables, avec un sourire qui montait mécaniquement à ses lèvres. Madame Raquin se montrait plus souple, plus bavarde, et, à vrai dire, c'était elle qui attirait et retenait la clientèle.* » (*Ibid.*, p.46) C'est l'entrée cachée de Laurent dans sa vie qui la tire de cet état apathique : se montrant heureuse, Thérèse améliore sa façon de se comporter, elle n'est plus inattentive à ses proches, et garnit même sa chambre avec des pots de fleurs. En outre, au cours du roman, on n'est jamais témoin du dialogue entre Thérèse et Camille, tous les dialogues du roman sont entre Laurent et Thérèse. Du moment où Laurent fréquente les Raquin, Thérèse ne cherche plus à descendre à la boutique lors des soirées de jeudi comme ce qu'elle faisait autrefois, avant l'entrée de Laurent chez eux. Cela accentue l'insatisfaction de Thérèse de sa vie conjugale forcée due à l'égoïsme de sa tante. La liberté est le premier droit de chaque individu, mais chez les Raquin, Thérèse est privée de ce droit. Même quand Mme Raquin choisit un second mari pour Thérèse, c'est par son profit personnel qu'elle agit : « *Ce choix d'un mari était une grande affaire ; la pauvre vieille songeait encore plus à elle qu'à Thérèse ; elle voulait la marier de façon à être heureuse elle-même, car elle craignait vivement que le nouvel époux de la jeune femme ne vînt troubler les dernières heures de sa vieillesse.* » (Zola, 1867, p.216)

Par des raisons égoïstes, nos personnages ont perdu leur tranquillité originelle. En effet, non seulement ils ne sont pas arrivés à ce qu'ils voulaient, mais ils ont perdu tout ce qu'ils avaient. Par exemple, Mme Raquin, par ses tendances égoïstes et par le manque de mesure a causé la perte de son enfant, Camille, par ses enfants, Thérèse et Laurent. En effet, Mme Raquin comptait toujours Thérèse et Laurent comme ses propres enfants et leur faisaient affection. Bien que Thérèse elle-même, par des raisons égoïstes, soit poussée au crime, on peut en chercher l'origine dans l'égoïsme de Mme Raquin qui a condamné sa famille à un destin tragique et elle-même à une souffrance

absolue. En effet, si elle n'obligeait pas Thérèse à épouser son fils, maintenant tous les membres de sa famille seraient en vie.

La valeur inférieure de l'autrui chez l'Ego se révèle aussi dans la description des scènes ayant lieu dans la morgue, ces scènes décrivent comment l'observation des cadavres est un divertissement pour certaines gens et les morts n'ont aucun respect chez les vivants :

« *La Morgue est un spectacle à la portée de toutes les bourses, que se paient gratuitement les passants pauvres ou riches. [...] Il y a des amateurs qui font un détour pour ne pas manquer une de ces représentations de la mort. Lorsque les dalles sont nues, les gens sortent désappointés, volés, murmurant entre leurs dents. Lorsque les dalles sont bien garnies, lorsqu'il y a un bel étalage de chair humaine, les visiteurs se pressent, se donnent des émotions à bon marché, s'épouvantent, plaisantent, applaudissent ou sifflent, comme au théâtre, et se retirent satisfaits, en déclarant que la Morgue est réussie, ce jour-là.* » (*Ibid.*, p. 158)

Le lecteur est ici poussé indirectement à envisager une société plus humaine et plus juste où les gens respectent les valeurs morales. En effet, au XIX^e siècle, la Morgue, devenue spectacle tant populaire que bourgeois, suscitait la curiosité de la plupart des gens ; ils regardaient avec fascination les cadavres au point qu'à côté de Zola, des figures littéraires comme Hugo ou les frères Goncourt ont senti que la moralité publique était en danger, menacée, exposée aux pires vices, aux effets pervers. Ces échos littéraires ont préparé peu à peu le terrain à la fermeture de cette exposition.² C'est ainsi qu'il s'ajoute une dimension sociale à la dimension naturelle de ce roman qui nous ouvre la voie à une étude sociologique.

VI. CONCLUSION

De nos jours, l'Ego est au centre d'attention et la relation à l'altérité est extrêmement fragile au point qu'il s'est créé une ambiance étouffante dans la société. Le constat de ce problème nous a donné l'idée d'analyser ici le système des relations interpersonnelles à travers les relations familiales qui est une part importante, ou plutôt essentielle de notre existence.

Le personnage de Camille montre au lecteur que tous les hommes sont modelés par l'attitude de leurs parents ; aussi, l'éclosion d'un être et la structure ultérieure de sa personnalité dépend des attitudes de ses proches, surtout de ses parents. Comme l'affirmait Marguerite Duras « il reste toujours quelque chose de l'enfance, toujours... ». (Duras, 1954, p.107)

Et de l'autre côté, notre étude analytique du système des relations interpersonnelles nous a permis de voir l'action et la réaction réciproque d'Ego et d'Autrui, l'un sur l'autre à travers le roman de Zola qui offre un cadre adéquat à la réflexion sur l'altérité. Dans ce roman, l'image de l'autre est présente immédiatement avec une forte charge émotive et la trame des événements nous montre comment l'humanité a disparu sous l'augmentation des tendances égoïstes des individus. On voit comment cette tendance condamne les personnages à un destin tragique. Le contexte familial dans lequel vit Thérèse avant de commettre son défaut et son crime, montre que la formation morale et psychologique des individus dépend du milieu dans lequel ils sont élevés. Cette influence du milieu sur les individus est la mise en fiction de l'un des principes de l'esthétique de naturaliste. Thérèse, se met à souffrir de troubles psychologiques, conséquence des souffrances qu'elle a subies à cause de multiples formes de l'égoïsme des gens qui l'entourent. Sous cette présentation audacieuse des relations interpersonnelles, il se cache une critique sévère des rapports familiaux. Le constat de ces relations monstrueuses par le lecteur lui permet de sentir concrètement la couleur pâlisante de l'humanité et à en mesurer la gravité. Il prend ainsi conscience de ses fautes dans ses rapports interpersonnels et il sera poussé à adopter un comportement plus respectueux vers les droits de sa famille et à se réconcilier avec l'humanité.

NOTES

- [1] https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Triangle_dramatique
 [2] www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2009-2-page-228.htm

BIBLIOGRAPHIE

- [1] BOWLBY John, *Attachement et perte, première volume (l'attachement)*, Puf, Paris, 2002.
 [2] DURAS Marguerite, *Des journées dans les arbres*, Gallimard, Paris, 1954.
 [3] ELFIE Poulain, « La crise des relations interpersonnelles dans la littérature de langue allemande du XXe siècle », in *Germanica*, 1998, N°22, pp.9-15.
 [4] FREUD Sigmund, *Essais de psychanalyse appliquée, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte*, Gallimard, Paris, 1933.
 [5] GREGORY Michel, « Comment notre enfance nous façonne », in *La revue Cerveau & Psycho*, 2017, N°93, pp.39-41
 [6] GOHIN Mary, « Le triangle dramatique », sur blog-psychologue.fr, 16 juin 2016.
 [7] GROUX D. et PORCHER, *L'Altérité*, L'Harmattan, Paris, 2003.
 [8] HAMON Philippe, *Le personnel du roman*, Librairie Droz S.A, Geneva, 1998.
 [9] HELLER Eva, *Psychologie de la couleur : Effets et symboliques*, Pyramyd, Paris, 2009.
 [10] KARPMAN Stephen, « Drama Triangle » [archive] [PDF], sur www.karpmandramatriangle.com, 1968 (consulté le 21 juillet 2016)

- [11] LAURENCE Folléa, « c'était mieux maintenant », in *La revue Psychologies*, 2017, N°379, p.7
- [12] MAURY Liliane, *L'enseignement de la morale*, Presses universitaires de France, Paris, 1999.
- [13] MARC Edmond & PICARD Dominique, *Relations et communications interpersonnelles*, Dunod, Paris, 2015.
- [14] MITTERAND Henri, *Le discours du roman*, Presses universitaires de France, Paris, 1980.
- [15] SHAPIRO Leslie, « Pathological guilt: A persistent yet overlooked treatment factor in obsessive-compulsive disorder » [archive], sur Aacp.com (consulté le 27 novembre 2012).
- [16] THOREL-CAILLETEAU Sylvie, *Panorama de la littérature française Réalisme et Naturalisme*, Hachette Supérieur, Paris, 1998.
- [17] ZOLA Emile, *Thérèse Raquin*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection À tous les vents, Volume 38 : version 2.0, 1867